

**Joël Bégin**  
**PLESSIS**  
**Montréal, VLB Éditeur, 2022, 402 p.**

Yan Hamel  
TÉLUQ

*Mourir dans un roman québécois : le cas de Maurice Duplessis*

Un roman tournant autour de la mort du premier ministre québécois Maurice Duplessis, survenue le 7 septembre 1959 dans la ville minière de Schefferville, aurait pu soutenir une réflexion sociopolitique sur les liens que l'imaginaire s'emploie parfois à tisser entre la fin d'un homme emblématique et le passage de toute une collectivité vers des temps nouveaux. Joël Bégin a alimenté une telle attente en plaçant en exergue de son roman deux épigraphes, l'une attribuée à Jules César et l'autre, à Gérald Godin, disant : « On cherche un homme et on trouve de l'histoire. » Et il faut dire qu'on ne manque pas de trouver de l'historique dans *Plessis*, où la fiction s'empare de nombreux personnages qu'on rencontre aussi dans les traités, les synthèses et les manuels décrivant les époques dites de la « Grande Noirceur » et de la « Révolution tranquille » : le jeune Gérald Godin, Pierre Laporte, Alice Parizeau née Alicja Poznańska, les ténors de l'Action nationale (Martineau, Sauvé, Johnson...), bien d'autres encore, sans oublier Duplessis lui-même. Le roman met en outre en scène un point de vue diffus et populaire qui aurait circulé un peu partout à la fin des années 1950 et pour lequel Maurice Duplessis – « le Cheuf » – aurait été rien de moins que le « premier citoyen de la province, bienfaiteur des veuves et des orphelins » ; « l'homme le plus puissant de la province, [...] un homme qui avait une vision pour nous, pour son peuple » ; le guide dont la main pouvait « d'une signature, décider de la

vie ou de la mort d'une ville » ; « le gardien de nos traditions chrétiennes » ; l'avocat impétueux « qu'on a élu pour accomplir la mission historique du seul gouvernement catholique d'Amérique du Nord » ; le politicien génial qui a gagné vingt ans de pouvoir parce qu'il était « en communion avec le monde » ; le tyran ne faisant « qu'un avec l'État ». Il y avait bien là de quoi revisiter l'idée selon laquelle la mort de cet homme exceptionnel avait entraîné à sa suite la mort d'une époque et d'une mentalité. La narration l'effleure ici et là, cette idée, comme au moment où elle mentionne que toute l'équipe de *Cité libre* s'était retrouvée à Trois-Rivières, au moment des funérailles, « pour enterrer le vieux Québec ». Cependant, jamais le texte de Bégin ne s'essaie à l'approfondir ou à en tirer quelque chose de neuf.

Le roman aurait aussi pu creuser l'idée inverse selon laquelle le vieux fonds conservateur québécois ne s'était pas éteint avec le trépas de celui qui l'avait incarné de manière plus triomphale que tout autre. Le projet aurait été particulièrement significatif à notre époque, où l'on n'en finit plus de soupeser les vestiges de ce duplessisme qui seraient à l'œuvre dans les discours énoncés et les politiques mises en place par la Coalition Avenir Québec. Cependant, à nouveau, le texte se contente d'effleurer, sans fouiller vraiment. Le ministre de la colonisation de l'Union nationale affirme par exemple devant un policier à sa solde : « T'imagines bien que Maurice continue à nous faire travailler fort, d'où il est : il faut préparer un nouveau chef. » Plus loin, un adversaire politique va dans le même sens : « Le duplessisme mourra pas avec Duplessis. » Ailleurs, c'est le narrateur qui surenchérit : « Dans son cercueil vernis [*sic*], Duplessis présidait encore aux destinées de son parti, de sa province, de son peuple. » Mais le texte ne cherche, ni sur le plan de l'écriture ni sur celui de la pensée historique ou politique, à dépasser quelques-unes des banalités qui circulent depuis le tournant des années 1960.

*Plessis* entend plutôt donner aux circonstances qui ont entouré la mort du « Cheuf » un caractère rocambolesque teinté en finale d'un certain réalisme magique. Le texte raconte comment un policier de Trois-Rivières, Paul-Émile Gingras, accompagné en partie par « Gégé » Godin, futur poète et ministre péquiste, a été chargé d'une enquête destinée à faire la lumière sur les causes possiblement « non naturelles » ayant provoqué la mort d'un premier ministre, qui, sa vie durant, a été entouré de puissants ennemis. Non sans rappeler, en mode mineur, l'épopée de Leopold Bloom à travers Dublin, le roman sillonne à bride abattue les régions du Québec, les époques révolues, les milieux sociaux, les positions politiques, les discours et les registres de langue les plus variés, enchaînant au passage des histoires abracadabrantes où se mêlent un trésor polonais convoité par les soviétiques, un clan de la mafia italienne de Montréal allié à des Témoins de Jéhovah, un organisme surnommé « la Patente » qui est la réponse de l'élite canadienne-française à la franc-maçonnerie, une guerre commerciale sanglante entre les distributeurs des chips *Duchess* et ceux des *Yum Yum* de Warwick, le Vatican espérant retrouver un morceau de prépuce ou d'oreille du Christ qui aurait autrefois été légué aux Ursulines par les ancêtres de Maurice, un diable communicant avec l'enfer par le trou de la mine Iron Ore de Schefferville, une conjuration de ministres liés par un pacte de sang, j'en passe et non des moindres. À la mi-parcours, il est dit que le héros, « Gingras, clairement, jonglait avec plus de balles qu'il n'était capable de faire tenir en l'air ». La même chose pourrait être dite du roman lui-même. Un personnage secondaire affirme qu'un jour le nom de Schefferville sera oublié de tous, « à moins que [la ville] ne s'invite dans l'histoire par un joli assassinat politique ». Tout se passe comme si pour créer du mémorable embrassant large sur le plan de l'imaginaire social, il avait absolument fallu rendre enlevant un décès banal, dû à une simple défaillance

biologique. Les 400 pages dont se compose ce long roman en viennent à enterrer, sous une avalanche de fantasmes puérils, le simple fait que, comme le suggère le pauvre enquêteur avant d'être jeté entre Charybde et Scylla, Maurice Duplessis est tout bonnement « mort de la plus plate des morts plates ».